

N°3

*Philosophie
et libération des femmes*

*Journée de la philosophie
à l'UNESCO*

2004

*Philosophie
et libération des femmes*

Les idées et les opinions exprimées dans ce livret sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues de l'UNESCO. Les appellations employées dans cette publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones ou de leurs autorités, ni quant à leurs frontières ou limites.

Publié en 2006 par :

Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture
Secteur des sciences sociales et humaines
7, place de Fontenoy, 75350 Paris 07 SP

Sous la direction de Moufida Goucha, chef de la Section Sécurité humaine, démocratie, philosophie
Assistée de Mika Shino, Ferial Ait-Ouyahia, Kristina Balalovska, Valérie Skaf.

© UNESCO

Imprimé en France

Sommaire

Philosophie et libération des femmes <i>Séverine Auffret</i>	5
Gabrielle Suchon, une philosophie de la liberté <i>Elsa Dorlin</i>	15
Je parlerai aussi de moi <i>Annie Leclerc</i>	23
La domination masculine <i>Paule Orsoni</i>	31

Philosophie et libération des femmes

Séverine Auffret

Merci à l'Unesco de m'avoir invitée, comme intervenante à l'Université populaire de Caen, à animer cette table ronde. Le programme m'en a été suggéré par le questionnaire proposé aux philosophes, leur demandant leur avis sur la manière dont l'Unesco pourrait développer des activités philosophiques concrètes, de portée mondiale.

D'autres études récentes du même organisme montrent que, partout au monde, la pauvreté, la maladie, les mariages précoces, la pléthore démographique, la mortalité infantile et féminine diminuent en fonction directe de l'instruction des filles et des femmes. A fortiori, lorsque cette instruction est philosophique !

On s'étonnera, si l'on considère la philosophie comme réservée à de doctes savants possédant un bagage d'humanités classiques et de riches diplômes d'études supérieures. Mais ce n'est ni la conception de l'Unesco – ni moins encore celle de nos Universités populaires !

L'une et les autres comportent une philosophie explicite, ou implicite, se réclamant du « Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire » de Diderot – penseur des Lumières. Une philosophie qui n'est pas faite pour et par cette abstraction qu'est « l'homme » (sous-entendu blanc, mâle, adulte, sain, riche et « civilisé »), mais pour « les hommes » – dont chacun sait qu'ils comportent un peu plus d'une moitié de femmes !

En remplissant le questionnaire de l'Unesco – qui demandait comment les philosophes pourraient contribuer à l'extension des « Droits de l'homme » – je suggérais qu'ils s'occupent aussi, explicitement... des droits des femmes.

Tel est l'enjeu de notre entretien : en quoi la philosophie peut-elle présenter, aujourd'hui comme hier, une voie de libération pour les femmes ? En quoi cette libération est elle-même un acte philosophique ?

Nous serons quatre.

Côté « dinosaure » : Annie Leclerc et moi-même, qui nous revendiquons depuis de longues années philosophes, femmes et féministes.

Côté « printemps » : une jeune chercheuse juste âgée de trente ans, Elsa Dorlin – heureuse « relève » !

Côté « midi », ou « été » : Paule Orsoni, professeur de philosophie des lycées et fondatrice d'une Université populaire.

Annie Leclerc

En 1974, avec *Parole de femme*, elle a tiré bien des femmes de leur « sommeil dogmatique beauvoirien », en osant écrire les mots du corps féminin – non pas sous l’angle de la punition, mais sous celui de la jubilation.

Voici que les règles, le clitoris, les seins, l’utérus – même gravide – ne rimaient plus avec malédiction, mutilation, pourriture, déchéance, aliénation, « colloïdes », « couveuse », « instrument passif de la vie », répugnante immanence...

Lectrice de Colette, Annie en retrouve le langage sensuel, coloré, parfumé. Cela oblige à quelques cabrioles hors des sentiers balisés de la philosophie des écoles. C’est pourtant philosophie encore, que de vouloir penser et dire ce qui est au fondement de toute existence, la mienne et la vôtre : cette sexualité différenciée qui nous pousse au monde !

Elsa Dorlin

Je l’ai rencontrée dans la jolie ville de Semur-en-Auxois, Bourgogne, à l’occasion d’un hommage enfin rendu à une philosophe française du XVII^e siècle pratiquement oubliée, mais que j’ai eu le plaisir de faire rééditer en « français moderne » à partir de 1988 (entreprise encore en voie d’achèvement).

Elsa Dorlin y présentait son étude, L'évidence de l'égalité des sexes, une philosophie oubliée du XVIII^e siècle, consacrée aux penseuses et aux penseurs rationalistes de l'époque : Marie de Gournay, Poullain de la Barre, Anne-Marie de Schurman, qui liaient la liberté des femmes à l'égalité, en elles, de la raison. Elsa Dorlin soutient le 2 décembre 2004 une thèse passionnante sur les conceptions médicales ou physiologistes concernant le corps des femmes – considéré par une longue tradition comme « pathologique ».

Paule Orsoni

Je l'ai rencontrée l'été dernier en Corse, à l'occasion de notre Université populaire d'été. Nous avons sympathisé autour de la pensée de Pierre Bourdieu – dont elle est une lectrice enthousiaste. Bourdieu n'est pas philosophe, mais sociologue. Et pourtant !

Paule nous montrera la fertilité, pour les femmes, du détour philosophique vers les sciences sociales : libératrices aussi lorsqu'un grand sociologue, un homme du genre « mâle », s'attache à penser La domination masculine, à en découvrir les formes, les rouages et les ficelles. Après cette rencontre en Corse, Paule Orsoni a fondé à Arras où elle travaille, avec un ami professeur de lettres, une Université populaire, la deuxième, issue de notre concept

de Caen (gratuité, ouverture à tous, ni diplômes ni inscription).

Enfin moi-même : Séverine Auffret

Ce qui m'a sortie de mon sommeil dogmatique (beauvoirien, sartrien, platonicien, cartésien et même... spinoziste) est un détour existentiel profond. Rencontrer un homme d'une autre culture : arabe, libanais. Aller vivre avec lui dans son pays d'origine, apprendre à parler sa langue. Rencontrer la guerre, la peur, les bombes, le sang, la condition des femmes du tiers-monde : voilà la secousse qui m'a permis, à mon retour, d'entendre les propos d'Annie Leclerc. J'ai adopté alors un regard féministe agissant sur ma pratique de la philosophie, et sur la vie en général. Quand j'ai découvert les mutilations pratiquées sur le corps des femmes (l'excision), je me suis mise à écrire, à réfléchir, et ne me suis plus arrêtée...

Il y a deux ans, l'opportunité m'a été donnée d'exercer cette réflexion sous la forme d'un séminaire à l'Université populaire de Caen : Pour une histoire des idées féministes. Je continue !

Philosophie et libération des femmes

Les rapports plus ou moins libérateurs des femmes à la philosophie ont été pensés dès la haute Antiquité grecque.

Platon fut le premier à les mettre en scène. Son attitude est ambiguë. Pour une part, en plusieurs lieux de son œuvre (République... Ménon...), il indique la capacité radicale des femmes à philosopher. Mieux : dans un beau et célèbre dialogue, le Banquet, il compose un personnage féminin, Diotime, qui pratique la dialectique, et qui révèle la sagesse au sage parmi les sages : Socrate.

En revanche, lorsqu'il présente une femme réelle, dont l'intelligence et la sagesse hors norme furent célèbres, Aspasia – compagne de Périclès, philosophe et protectrice des arts et des sciences –, il la représente sous les traits d'une oratrice sophiste et pédante qui utilise les finesses de la rhétorique pour tenir un discours inconsistant.

Que les femmes philosophent, semble-t-il dire, mais attention ! Toute philosophie (autre que la sienne...) n'est pas bonne pour elles : telle, par exemple, la philosophie rationaliste et « matérialiste » du grand Anaxagore de Clazomène, ami personnel d'Aspasia, qui fut expulsé d'Athènes au terme d'un procès pour « impiété ».

Son disciple « hérétique », Aristote, quelques années plus tard, règle drastiquement la question. Pour lui,

l'essence de la femme étant hylè (matière), tandis que celle de l'homme est « esprit », les femmes ne sont admises qu'à l'obéissance au sein de la famille patriarcale, où elles partagent le statut non-citoyen de l'enfant et de l'esclave – quand ce n'est... du bœuf de labour (Politique).

Dans sa Poétique, Aristote s'élève contre ce qui lui paraît en art une « inconvenance » et une « invraisemblance » majeures : l'invention par le dramaturge Euripide d'un personnage de femme philosophe, Mélanippe, héroïne éponyme de deux de ses pièces (réduites aujourd'hui en fragments) : Mélanippe la philosophe et Mélanippe prisonnière.

Ah donc, « Mélanippe la philosophe » ? Est-il possible d'accoler ces deux noms ? De décliner la philosophie au féminin – interdit qui ne sera levé, dans les lettres françaises, qu'aux entours des années 1990 !

Euripide, pour sa part, l'a osé. Il campe le personnage d'une jeune fille sage et savante, rationaliste et raisonneuse, néanmoins engrossée (par un dieu marin...). Par crainte de son père, le roi Éole de Thessalie, Mélanippe accouche en secret et dépose ses bébés jumeaux dans une étable, entre une vache et un taureau. On les apporte au roi, qui veut les brûler vifs, comme rejetons monstrueux de la vache et du taureau. Pour les sauver, Mélanippe déploie une argumentation philosophique (rhèsis) de

type anaxagorien, démontrant qu'ils ne sont pas des monstres, mais des bébés humains. Elle les sauve, en effet, mais son père lui fait crever les yeux et la fait enfermer dans une prison. Elle y reste 16 ans. Devenus grands, ses jumeaux viennent la sauver, et le dieu Poséidon lui rend la vue... Happy end.

De quoi, en effet, scandaliser Aristote. Autant d'« inconvenance », dit-il, à représenter un homme qui pleure (Ulysse), qu'une jeune fille qui raisonne... et dont le sort triomphe de la violence patriarcale.

À la même époque glorieuse d'Athènes, on dénombre plusieurs femmes philosophes – des écoles cynique ou épicurienne - telle la célèbre Hipparchia, qui trouvent ce moyen de s'affranchir d'une condition féminine réduite à l'ignorance, au silence et à la passivité.

La problématique de la libération des femmes par l'activité philosophique se développe tout au long de l'histoire. Un éclatant exemple, non seulement théorique, mais pratique, nous en est donné par la philosophe française autodidacte Gabrielle Suchon (1632-1705), dont Elsa Dorlin va nous parler. Elle accorde à la philosophie le pouvoir de restaurer chez les femmes ces trois « qualités » essentielles dont on s'efforce de les priver : la liberté, la science et l'autorité.

Deux siècles plus tard, en France encore, une philosophe qui lui ressemble par bien des points illustre à la fois l'aspect libérateur pour les femmes de la pratique philosophique, et la fine pertinence d'un esprit qui se livre à cette activité : Clémence Royer (1830-1902).

Cette native de Nantes, en Bretagne, philosophe et femme de science, autodidacte, célibataire résolue, lectrice des Encyclopédistes et de Michelet, boulimique des bibliothèques circulantes, anti-esclavagiste, se fait l'avocate de l'instruction des femmes, dans l'intention avouée de leur faire découvrir la science comme un plaisir !

En 1881, elle fonde la Société des études philosophiques et morales, pour en faire une « école mutuelle de philosophie » (prémisse d'Université populaire...). Elle n'aime pas l'invasion de son école par les utopistes socialistes et les rêveurs spirites : « Pas d'utopie ni de rêve, écrit-elle, mais un savoir réel des choses » (sa biographe, Geneviève Fraisse).

Clémence Royer est aussi la première traductrice de Darwin en français (1862). Elle fonde la première Loge maçonnique mixte, « Le Droit humain ». Elle collabore au Journal des femmes et à La Fronde, avec Marguerite Durand et « la grande Séverine ».

Elle propose dans son Cours de philosophie naturelle une « synthèse scolaire » à visée encyclopédique.

Naturaliste, mathématicienne, linguiste, sociologue et philosophe, elle montre une prédilection pour la science de l'homme.

Elle attaque chez Auguste Comte la notion d'inconnaissable : « il a déclaré inconnaissable, dit-elle, tout ce qu'il n'a pas connu ».

Derrière Auguste Comte, elle vise Emmanuel Kant : « Il faut le reconnaître et le dire hautement, toute cette campagne entreprise et menée sourdement, mais avec persévérance, pour faire croire à l'infirmité radicale de l'esprit humain, à l'impuissance de la raison (...) est une tactique nouvelle de la vieille théocratie pour ressaisir le monde qui lui échappe ».

Que de lumières !

En libérant l'esprit des femmes, la philosophie libère aussi leur corps... À condition qu'elles ne se laissent inféoder ni par un parti, ni par une idéologie, ni par un « maître à penser », mais qu'à l'écoute de leur propre ressenti elles se mettent à réfléchir par elles-mêmes et pour elles-mêmes. Une révolte logique est au bout !

Gabrielle Suchon, une philosophie de la liberté

Elsa Dorlin

Tout au long du XVII^e siècle, la question de la différence entre les hommes et les femmes a fait l'objet de très vives et de très nombreuses querelles, aussi bien sous forme de pamphlets que de multiples traités érudits faisant l'éloge ou le procès du « Beau Sexe ». Savants, lettrés, médecins, philosophes, gouvernants, tous s'interrogent sur le statut métaphysique, intellectuel et politique des femmes : la différence visible des corps suppose t-elle une différence entre les âmes ou entre les esprits ? Les femmes peuvent-elles être savantes ? Peuvent-elles entrer dans les universités, édicter les lois, conduire les fidèles ?

Malgré quelques brillantes et illustres exceptions, les femmes de l'Ancien Régime ne profitent pas concrètement des retombées du débat qui fait rage, même s'il est l'occasion de plaidoyers en leur faveur et, surtout, des premiers écrits défendant l'égalité entre les hommes et les femmes... En témoignent les écrits de Marie de Gournay,

qui publie en 1622, *L'Égalité des hommes et des femmes*, et ceux du philosophe François Poullain de la Barre, dont le célèbre *De L'Égalité des deux sexes* fut publié en 1673.

C'est dans ce paysage complexe et passionnant que Gabrielle Suchon (1632-1703) apparaît. Pourtant, elle entre en scène après la bataille. En 1693, au moment où elle publie le *Traité de la morale et de la politique*, le règne de Louis XIV est sur le déclin, le pouvoir s'est rigidifié, l'effervescence culturelle, littéraire et philosophique est quelque peu dissipée et les protagonistes de la querelle de l'égalité ou de l'inégalité des sexes, qui a tenu en haleine les générations précédentes, s'est réglée au désavantage des femmes. Gabrielle Suchon entre tardivement en scène donc, à un moment de transition, et pourtant elle est parmi les plus grandes figures intellectuelles de ce siècle qui aurait pu être celui de l'égalité.

Gabrielle Suchon est avant tout une philosophe. Elle est probablement la première philosophe érudite à s'être consacrée de façon si ambitieuse et si conséquente (deux livres de plus de 900 pages chacun) à la question de la liberté des femmes et de l'égalité entre les sexes. Lorsque Gabrielle Suchon prend la plume pour traiter et défendre la cause des femmes, elle sait que de très nombreux écrits ont été consacrés au même sujet, elle les connaît, elle les cite parfois (par exemple, l'œuvre de Poullain de la Barre) – et pourtant, elle écrit dans la Préface générale du *Traité de la*

morale et de la politique qu'elle traite d'un sujet « nouveau » et « exceptionnel ». Elle a conscience que la façon dont elle va aborder la question de la liberté des femmes est tout à fait originale. C'est pourquoi elle opte pour un style d'exposition et une forme d'argumentation très classiques, conformes « aux règles de la science », écrit-elle, et très inspirés de la logique aristotélicienne, puisqu'elle s'attache à tout démontrer et à ne rien conclure avant d'avoir bien défini la nature et les causes d'un problème.

L'objet d'étude de Gabrielle Suchon est, comme elle l'écrit toujours dans la Préface générale au *Traité de la morale et de la politique*, « le champ spacieux des souffrances du Sexe » – le « Sexe » désignant, à l'âge classique, les femmes. Le ton est donné. Elle ne veut pas écrire un nième pamphlet pour savoir si les femmes sont inférieures ou supérieures aux hommes, elle veut entrer dans l'espace infini des « privations » que subissent quotidiennement les femmes. Or, en bonne philosophe, elle ne va pas se lancer dans l'énumération de toutes ces privations, car ce serait entamer un travail sans fin et sans but : elle va plutôt rassembler toutes ces privations quotidiennes, multiples, insidieuses ou violentes sous trois grandes catégories : la liberté, la science, l'autorité. Toutes les privations que subissent les femmes sont ainsi la conséquence d'une vie sous contrainte permanente, d'un maintien dans l'ignorance et dans l'impuissance. La thèse du *Traité*

de la morale et de la politique est donc la suivante : il ne s'agit pas de discuter des imperfections ou des qualités des femmes mais de définir d'emblée la question en termes de « privations » et non en termes de « capacité naturelle à ». En d'autres termes, si les femmes sont incapables d'autorité, de science ou de liberté c'est pour la bonne et simple raison qu'elles en sont privées. Si les femmes sont incapables de se diriger et de se maîtriser elles-mêmes, c'est précisément parce qu'on les contraint à vivre sous la tutelle permanente d'un père, d'un mari ou d'un confesseur. Si les femmes sont ignorantes et incapables de sciences, c'est parce qu'elles apprennent les sciences dans « les livres pour apprendre à lire aux enfants », et que « sur mille femmes il ne s'en trouve pas deux qui puissent décliner leur nom ni écrire correctement et sans faute », écrit encore Gabrielle Suchon. Cette mise sous tutelle des femmes a pour conséquence leur maintien dans l'état de minorité, et pour seule fonction de les écarter du pouvoir. Elle écrit à ce sujet que : « Les personnes du Sexe peuvent dire avec beaucoup de vérité, qu'on les laisserait plutôt périr, que de changer ou annuler la moindre des lois et ordonnances de la politique, pour en faire quelques unes à leur avantage ».

Comparant les lois à des toiles d'araignée arrêtant paradoxalement les petits et les faibles et laissant passer au travers les puissants et les forts, Suchon ne se fait aucune illusion sur une issue qui viserait l'amélioration

progressive du statut juridique des femmes. Il faut donc exiger, non pas des privilèges, ni même des droits égaux entre les sexes, mais l'accès des femmes aux instances de choix et de rédaction des lois elles-mêmes : seule condition à laquelle *l'évidence de l'égalité des sexes*¹ se transformera en égalité de fait. Or, pour la philosophe, tant que les femmes n'accéderont pas à la rédaction des lois, mais y seront soumises, leur désobéissance ne peut leur être reprochée, puisque les hommes sont à la fois juges et parties. Avec Gabrielle Suchon, la critique de l'inégalité des sexes devient le cas d'école de toute critique sociale de l'iniquité du pouvoir. Dans ces conditions, c'est bien un appel à la résistance auquel nous invite Gabrielle Suchon. Certes, cet appel est noyé dans près de mille pages d'érudition, en partie pour éviter la censure, mais il n'en demeure pas moins clair et sans détour : « Il vaut mieux que les femmes soient spirituelles et censurées, plutôt que rampantes et avoir l'approbation des hommes ».

La force de la pensée de Gabrielle Suchon tient notamment au fait qu'elle a parfaitement compris que si les doctes et les savants pensaient que les femmes étaient réellement imparfaites et inférieures par nature, il ne servirait à rien de leur interdire de sortir à leur guise, d'en-

1. Voir notre livre, *L'Évidence de l'égalité des sexes. Une philosophie oubliée du XVII^e siècle*, Paris, l'Harmattan, 2001.

trer dans les universités ou encore d'accéder aux charges et fonctions, puisque de toute façon elles en seraient incapables. Or, s'il est à ce point nécessaire, depuis des siècles, de leur interdire telle et telle dimension du pouvoir et du savoir, c'est bien que naturellement elles sont parfaitement capables d'en jouir. Ainsi Gabrielle Suchon économise pour ainsi dire sa démonstration et pose le problème non pas en termes d'inégalité absolue mais bien en termes politiques d'inégalité de conditions et de traitement entre les hommes et les femmes.

Par conséquent, elle bouleverse la trame habituelle de la querelle puisqu'elle montre que l'inégalité de fait n'est pas la conséquence d'une prétendue différence de nature, mais bien la conséquence des privations institutionnalisées par la loi, les coutumes et l'éducation. Pour elle, la question n'est donc pas de réfuter l'infériorité des femmes, mais plutôt d'analyser le *processus d'infériorisation* qui maintient les femmes dans l'impuissance. Ainsi, Gabrielle Suchon analyse le problème en termes de philosophie politique : les femmes ne sont pas inférieures par nature, elles sont plutôt infériorisées par tout un système de privations, qui repose sur la contrainte, autrement dit sur le fait d'être empêchées d'accéder à tout ce qui pourrait permettre de se libérer (l'autonomie, la science, l'autorité).

La contrainte maintient les femmes dans l'hétéronomie, l'ignorance et la dépendance. La philosophie développée

dans le *Traité de la morale et de la politique* est ainsi marquée par un certain pessimisme. Si Gabrielle Suchon prend le temps de démontrer qu'il n'y a pas de différence de nature qui justifie l'inégalité des sexes, si l'esprit et l'âme n'ont pas de sexe, si le corps même est en partie le produit d'une éducation qui, lorsqu'elle est basée sur l'enfermement et la crainte, produit des corps frêles et maladifs, si, enfin, Gabrielle Suchon se bat pour défendre la cause de son Sexe, elle témoigne pourtant d'une ironie quelque peu désespérée quant à une prochaine émancipation des femmes. Elle l'écrit à plusieurs reprises et parfois ces phrases détonnent : rien ne sert de se révolter ouvertement, ou plutôt, il est impossible de s'élever contre ce sort infâme et injuste qui est fait aux femmes. D'une part la prégnance de la contrainte est telle, qu'elle rend quasiment impossible un mouvement solidaire de révolte. D'autre part, Gabrielle Suchon, en partie parce qu'elle craint la censure, ne peut appeler les femmes à s'élever contre les hommes – pères, maris, confesseurs, législateurs, philosophes, médecins – dont elle ne cesse pourtant de dresser le réquisitoire. Elle l'écrit dans la Préface du *Traité de la morale et de la politique*, il n'est pas question de reformer des bataillons d'Amazones. Pourtant, elle rajoute : les amazones d'aujourd'hui, sont celles qui auront réussi à s'instruire, à étudier, à lire, à philosopher et qui pourront, grâce aux lumières acquises, se libérer.

Il y a donc bien une pensée de l'émancipation chez Gabrielle Suchon, mais le chemin de la liberté est si « épineux », comme elle l'écrit, qu'il doit d'abord passer par un certain cheminement personnel et intime, dont l'enjeu est de se penser comme individuel ou comme sujet de ses propres pensées et désirs et non comme objet d'injonctions. Ainsi, Gabrielle Suchon demande à toutes les femmes qui en auraient les moyens de s'instruire, de « s'inventer des écoles solitaires et domestiques », selon son expression magnifique, de transformer « leur chambre, en collège ». Le premier pas vers la liberté est la liberté de l'esprit, l'autonomie de la raison donnant le privilège de se gouverner soi-même, d'être son propre maître. Le *Traité de la morale et de la politique* est en fait un véritable manuel à l'usage des femmes pour apprendre à devenir libres. C'est à la fois un outil et un exemple, tant il est lui-même le fruit d'une libération, longue fastidieuse et révoltée : celle que Suchon mena seule et contre tous ceux « qui voulaient son abaissement », comme elle l'écrit. Il est aussi une première étape, il donne les outils et la puissance pour parvenir à l'autonomie de la raison. Or, *Le Célibat volontaire*, qui paraît sept ans plus tard en 1700, donnera les clefs d'une autonomie de mouvement et d'une vie totalement libérée, d'une vie sans engagement et sans contrainte.

Je parlerai aussi de moi

Annie Leclerc

Ma façon de philosopher ne se sépare pas, ou tend à ne pas se séparer de l'expression de ce que je vis, de ce que j'ai vécu, de ce que je sens. Je veux montrer que la pensée s'origine toujours dans un corps, dans une expérience, dans une sensibilité, dans une époque et évidemment dans un sexe.

Je suis tombée dans la philosophie comme Obélix dans sa potion magique. Avant de le savoir, j'y étais disposée : les circonstances, un milieu, une famille. On parlait beaucoup chez moi, on aimait réfléchir. J'avais ce goût-là.

J'ai continué dans mon écriture à toujours essayer de rendre compte de la façon dont la pensée se forme, de poursuivre une méditation à l'œuvre dans la vie, d'en suivre l'engendrement dans la chair de l'expérience.

Quand j'ai découvert les textes philosophiques, j'ai pensé que jamais je n'en sortirai, et c'est un fait : je ne

suis jamais sortie de la lecture des philosophes. Mais c'est pour des raisons philosophiques que j'écris quelque chose qui est tantôt de l'essai, tantôt de la littérature, de la poésie. Pour les mêmes raisons, j'ai le droit et la possibilité de mélanger tout ça. Certains parlent de confusion, moi de convergence.

La passion philosophique, c'est d'interroger l'être humain au monde. Elle est portée par le désir de vérité. Mais ce désir de vérité comprend un autre désir : celui d'augmenter la vie, de l'intensifier, de la rendre plus généreuse, plus féconde.

Quand j'ai enseigné la philosophie – ce que j'ai fait longtemps – j'ai toujours été émerveillée par la première rencontre avec les élèves. Je trouvais bouleversante leur émotion à rencontrer pour la première fois leur professeur de philosophie. Les joues roses, une sorte de palpitation émue. Je trouvais ça magnifique.

Au cours de l'année, cet appétit, ce désir extraordinaire allait être déçu. Pourquoi ? Parce qu'il y avait un programme, des questions à traiter, une instruction. Alors qu'on demandait de grandir par la pensée et par la vie, on vous fourguait un « savoir ». J'essayais de faire autrement : de toujours solliciter la pensée. Mais ce n'est pas évident.

L'enseignement de la philosophie, en lui-même, pose problème. J'ai rencontré cette même déception... Comme s'il y avait une propension malheureuse de la philosophie à toujours s'éloigner de ce qui la fonde : le désir de vivre, de se représenter les choses, de les augmenter, de les féconder.

En fait, la philosophie ne peut y échapper. Elle fabrique des concepts, des abstractions, elle se coupe de ce qui l'a portée à la vie, c'est-à-dire de l'expérience, de la chair, du corps, des femmes également. D'un même mouvement, la philosophie accède au système, aux concepts, et peut-être ne peut-elle faire autrement que de se détacher du corps, des femmes, de la jouissance...

Mais c'est un travail philosophique que de toujours essayer de la ramener dans sa vie, dans sa chair. Des philosophes l'ont fait, certains très grands penseurs qui sont autre chose que des faiseurs de systèmes – de très grands penseurs qui m'ont beaucoup marquée. Je les ai adorés au point de leur écrire des lettres d'amour... Je pense à Jean-Jacques Rousseau, à Nietzsche : des gens qui ont essayé de toujours ramener la philosophie dans la vie.

Je me suis mise à écrire, portée par le désir de penser. C'est plutôt la philosophie que mon être femme qui m'a amenée à écrire. Je voulais rester dans la vie, écrire à partir de moi, de ma chair particulière, de mon être parti-

culier qui n'est pas « la femme » au sens éternel, « essentialiste » du terme, mais qui est femme par la biologie, les données sociales, culturelles. J'ai une façon d'être au monde, et j'ai écrit à partir de là.

C'est à travers cette expérience propre à moi que je vois les choses d'une certaine façon ; mais les choses, ce sont aussi les valeurs, c'est le sens de la vie que je me représente. Pourquoi penser sinon pour être sage, donner une parole qui se partage et qui concerne tous les hommes ? Cela m'a amenée à une sorte de principe fondamental : si on part de l'expérience de la vie, si on essaie d'ouvrir la réflexion à partir de cette expérience, par quoi va-t-on commencer ? Et sur quoi faut-il se fonder ?

Il faut se fonder sur ce qui est bon, les petites choses qui, dans la vie, peuvent être considérées comme de la jouissance ou de la joie – même de tout petites choses ! Quand la vie nous fait un signe, quand notre chair dit oui, qu'est-ce que ça veut dire ? Que ce quelque chose veut que nous fassions de la philosophie avec ça.

Être femme, grandir, avoir des seins, mais aussi avoir des règles – n'en déplaise à Simone de Beauvoir –, être enceinte, mettre un enfant au monde, ce sont des joies étonnantes, dont on ne sait pas ce qu'elles veulent dire. Pourquoi, quand je sens un être qui pousse dans mon ventre, une vie autre en moi, pourquoi est-ce que cela me

donne cette sorte d'euphorie ? L'euphorie, c'est se porter heureusement au-dessus de soi. Bien évidemment, il y a aussi des expériences malheureuses. On pourrait chercher à comprendre ce qu'elles veulent dire – et elles veulent dire quelque chose.

Il se trouve que j'avais vécu ce corps, ces expériences du corps comme heureuses. Et je me suis demandé : quel est le sens de cette joie ? Qu'est-ce que cette obscurité dans la jouissance ? Car toutes les jouissances ont quelque chose d'obscur. Elles demandent à être déployées, ouvertes, à livrer leur jus, leur sens, leur suc, et ce suc est philosophique.

J'ai écrit ainsi *Parole de femme*. On ne savait pas où le ranger : est-ce un essai ? Est-ce de la philosophie ? Est-ce de la poésie ? C'est tout cela, et ça m'est bien égal qu'on ne sache pas le ranger.

Plus je me suis avancée, plus je me suis dit : oui, je fais de la philosophie. A ma manière, je m'occupe de tout ce qui a été passé sous silence, et les plus grands font cela : je suis un peu prétentieuse !... La première injonction faite aux femmes est : *tais-toi*. Occupe-toi des enfants, de les amener à l'âge adulte, surtout de faire des petits garçons, de fabriquer des soldats. Occupe-toi de les mettre au monde, de les nourrir, de les éduquer dans le bon sens, et tais-toi. C'est pourquoi j'avais appelé mon livre

Parole de femme, car la première subversion des femmes, peut-être la plus importante, est la parole. La première subversion, c'est de dire au fond ce qu'elles en pensent. M'est avis qu'elles en pensent beaucoup plus que ce qu'elles n'en disent.

Alors, suffit ! Il faut qu'elles disent ce qu'elles en pensent, et ne se contentent pas – ce que je reproche à un féminisme un peu antérieur au mien – de se plaindre, de dire qu'elles n'ont pas la bonne part.

Prendre la parole, c'est s'occuper de dire ce qu'on en pense. De tout : des hommes, des femmes, du partage des sexes, de la vie, de la mort, de la justice, de la violence, de la guerre. Pas seulement énoncer, mais analyser. Le rôle premier de la philosophie est d'interroger ce qui semble aller de soi par une trop grande habitude. C'est là que la philosophie est subversive, puisqu'elle dit : attention ! Vous pensez : c'est comme ça. Mais pourquoi ?

Je vais vous dire les trois grandes questions qui m'ont paru les plus essentielles.

Première question. D'où vient le partage récurrent des sexes, et ses définitions essentialistes qui nous disent : un homme doit faire ceci, une femme cela, pratiquement dans toute l'histoire de l'humanité, dans toutes les cultures et les civilisations ? Il faut se demander pourquoi ce partage, cet écart.

Deuxième question. Pourquoi aussi cette constante – et là j’aurais des remarques à faire non seulement à Simone de Beauvoir mais aussi, excusez-moi, à Pierre Bourdieu – pourquoi cette constante de la domination masculine ? Chez Simone de Beauvoir c’est très simple, c’est « naturel » : les hommes sont plus forts et il y a une propension naturelle, une sorte de pouvoir naturel qui s’augmente et se développe lui-même. La domination masculine est effectivement une constante récurrente dans les civilisations. On dit que les hommes ont plus de valeur que les femmes, qu’un homme vaut mieux qu’une femme, que les hommes sont capables de faire plus de choses que les femmes. Cette exclusion des femmes de domaines prestigieux tels que l’art, la religion, la philosophie ou la politique demande à être interrogée.

Quant à l’« aliénation féminine »... je demande à voir. Ta belle-mère qui dit ce qu’elle a à dire dans son coin, elle n’en pense pas moins, et si on va la chercher, elle a des choses formidables à dire. Tout le monde a besoin de cette parole.

Troisième question insistante. Pourquoi cette bizarrerie incroyable de l’espèce humaine, la violence ? Les tortures, les viols, les massacres, les viols de femmes et d’enfants, et bien sûr la guerre ? Mais qu’est-ce que c’est que cette chose-là ?

J'ai cherché des textes qui me parleraient de la guerre. Il y avait un certain Gaston Bouthoul... c'était vraiment plat. Rien sur ce phénomène qui est dans ce lieu-là, on peut le poser sur la table : les viols, les massacres, les tortures, les déportations... Je ne supporte pas quand on me dit : la guerre ? C'est comme ça, les animaux sont comme ça. Justement, les animaux ne sont pas comme ça. Il ne suffit pas de dénoncer, mais il faut s'atteler à comprendre. On n'en sait rien, mais ce n'est pas parce qu'on n'en sait rien qu'on n'en saura jamais rien...

Alors, l'histoire ne fait que commencer. On est au tout début. Comprendre n'est pas pardonner, mais s'efforcer de sortir de l'inéluctable. Quant à la libération des femmes, elle signifie que les femmes doivent avoir leur voix au chapitre. Elles ont commencé d'ailleurs, mais on ne les entend guère. Il y a eu des femmes remarquables au siècle précédent : Hannah Arendt, Simone Weil, qui traitaient précisément de ce dernier problème – la guerre, la violence. Grandes penseuses encore trop méconnues. Il faut continuer. Place à la philosophie des femmes. C'est cela qui nous a le plus manqué.

La domination masculine

Paule Orsoni

Les travaux de Pierre Bourdieu sont dérangeants et ont dérangé tous les domaines du monde social. Comment parle t-il du monde des femmes et des représentations qui l'organisent ?

Pour référence, *La domination masculine* (1998) est le support sur lequel vient s'écrire cette réflexion. On peut alors volontiers poser une double question :

Les problèmes des femmes ne sont-ils qu'un problème de femmes ? Tant du point de vue de leur apparition, que de leur remédiation ? Ou bien y a-t-il dans ce problème une place pour les hommes ? Et cette question peut elle-même s'entendre d'une double manière : quelle place les hommes occupent-ils, et de quelle manière, dans les problèmes qui concernent les femmes et leur domination ? Et quelle est celle qu'ils occupent dans la résolution de ces problèmes ?

Il m'a plu, en effet, dans la présentation de cette communication du 18 novembre 2004 pour la 3^e journée mondiale de la philosophie, et dans le cadre de cette table ronde qui a pour nom « Les femmes et la philosophie », de souligner que Bourdieu a « vendu la mèche » non seulement en sociologue mais également en homme. Ne nous aide-t-il pas à comprendre, d'une certaine manière, que les femmes sont certes des femmes mais en face les hommes, sous leur regard, alors à ce titre s'ajoute le risque qu'elles encourent, d'être des-femmes-pour-les-hommes pour le dire à la manière de Jean-Paul Sartre, somme toute, des « êtres-pour-autrui ».

S'il en est ainsi, si à leur insu quelque chose se joue dans ces relations femmes/hommes, et qui leur échappe, qu'en est-il de la « lucidité des dominées » ? selon les mots de Rose-Marie Lagrave¹ ?

Les choses cachées...

Si la science est « science du caché », voilà une bonne raison pour Bourdieu de porter son attention sur l'univers symbolique, univers caché par excellence mais qui se clarifie sous le regard de l'œil inquiet, « insécure » du

1. *Travailler avec Bourdieu*, sous la direction de Pierre Encrevé et Rose-Marie Lagrave, Paris, Flammarion 2003.

sociologue. Cet intérêt pour le symbolique s'accompagne d'une observation de l'objet concret : la maison kabyle (ou le monde inversé), approche anthropologique, mais également observation phénoménologique : « la maison féminine comprend une partie masculine ; or, cette inversion entre l'extérieur et l'intérieur correspond à une logique pratique des postures corporelles où l'inversion se donne à voir avant tout comme un retournement (au sens où l'on se retourne) ».

Visible et invisible

C'est pourquoi, observer la maison kabyle dans sa manifestation visible, c'est se donner les moyens de comprendre, en les dévoilant, comment s'organisent de façon plus invisible, autrement dit symboliquement, les relations hommes/femmes.

Vertu d'abord du « regard éloigné », selon le mot de Lévi-Strauss ou de Jean-Jacques Rousseau dans *L'essai sur l'origine des langues* ou, pour le dire comme Pierre Bourdieu, vertu de ce « détour par une tradition exotique indispensable pour briser la relation de familiarité trompeuse qui nous unit à notre propre tradition »².

2. J.-J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, éd. J. Starobinski, Paris, Gallimard, 1990.

Question de méthode et par là de bienséance intellectuelle... Il faut, en effet, contrevenir « aux apparences biologiques et aux effets bien réels qu'a produit dans les cerveaux un long travail collectif de socialisation du biologique et de « biologisation » du social, qui se conjuguent pour renverser les relations entre les causes et les effets et qui fait apparaître « une construction sociale naturalisée ».

La « raison des effets »

Il s'agit de combattre cette illusion qui consiste à prendre les comportements sociaux pour des comportements naturels. On sait l'importance que Bourdieu a accordé à « l'habitus... cette seconde nature, dit-il, comme oubli de l'histoire, naturalisation par omission d'un ensemble de dispositions qui ne sont que le produit d'une histoire individuelle et collective ».

Habitus qui est ce principe générateur d'action puisqu'il est à la fois le produit historique (passif) et le produit de l'histoire (actif).

Les remédiations ou « défataliser » le social

« L'anamnèse des constantes cachées », pour le dire dans les mots mêmes de Bourdieu, s'avère donc nécessaire pour qu'apparaissent plus clairement les mécanismes qui

organisent nos comportements de femmes explicables et expliqués par « ce pouvoir hypnotique de la domination », selon les mots de Virginia Woolf volontiers citée par Bourdieu dans *La domination masculine*.

L'enquête sociologique et scientifique via l'anthropologie nous conduit philosophiquement à retrouver, bien avant Bourdieu, cette analyse du caché d'une finesse toute pascalienne que l'on peut lire avec beaucoup de bonheur dans *Les trois discours sur la condition des grands*³. Pascal est un des philosophes préférés de Bourdieu.

A l'évidence, « l'arrondissement des femmes » fait penser à cette situation tout à fait fortuite dans laquelle un homme se retrouve à la tête d'un royaume insulaire fraîchement débarqué, il est pris par les habitants de l'île pour le roi auparavant disparu. Mais le fin mot de l'histoire est que tout cet ensemble tient par consentement mutuel à cette ligne invisible et symbolique, « au pouvoir à la fois exercé et subi, ligne imaginaire mais cependant suffisamment forte pour maintenir l'ordre établi ».

« Le pouvoir symbolique ne peut s'exercer sans la contribution de ceux qui la subissent et qui ne la subissent

3. B. Pascal, *Discours sur la condition des Grands*, in *Œuvres complètes*, éd. J. Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, 1992, t. iv.

que parce qu'ils le construisent comme tel » (La domination masculine)⁴.

« La domination masculine trouve un de ses meilleurs soutiens dans la méconnaissance qui favorise l'application au dominant des catégories de pensées engendrées dans la relation même de domination et qui peut conduire à cette forme limite de l'*amor fati* qu'est l'amour du dominant et de sa domination ».

Les yeux grand fermés ... ouvrir et connaître : comment les ouvrir, comment se libérer des points aveugles ?

Mais alors, les femmes sont inégales devant cette méconnaissance ou connaissance... mais il est déjà bien question d'efforts de connaissance si nous voulons nous détromper, nous défaire de l'illusion (*illusio*) et, déjà avant 1998, Bourdieu nous a mises sur la voie de la libération. C'est pourquoi il peut écrire ceci : « j'ai toujours vu dans la domination masculine et la manière dont elle est imposée et subie, l'exemple par excellence de cette soumission paradoxale, effet de ce que j'appelle la violence symbolique, violence douce, insensible, invisible pour ses victimes mêmes, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication de

4. P. Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil 1998.

la connaissance ou plus précisément de la méconnaissance, de la reconnaissance ou à la limite du sentiment ».

On ne s'étonnera donc pas, ou plutôt on se réjouira qu'un homme, de surcroît sociologue via l'anthropologie et la philosophie, commence son ouvrage *La domination masculine*, en écrivant deux choses importantes qu'il est utile de souligner :

« je ne me serais pas sans doute affronté à un sujet aussi difficile, si je n'y avais pas été entraîné par toute la logique de ma recherche ».

On pourrait en effet souligner le caractère tardif de cette publication, qui pourrait valoir aux yeux de certains comme désintéret à l'endroit des femmes.

La deuxième chose est que « je n'ai jamais cessé de m'étonner devant ce que l'on pourrait appeler le paradoxe de la *doxa*, le fait que l'ordre du monde tel qu'il est avec ses sens uniques et ses sens interdits, au sens propre et figuré, ses obligations et ses sanctions soit *grosso modo* respecté et qu'il n'y ait pas davantage de transgressions ou de subversions, de délits et de folies ; il suffit, dit-il, de penser à l'extraordinaire accord de milliers de dispositions ou de volontés que supposent cinq minutes de circulation automobile sur la place de la Bastille ou de la Concorde ou, plus surprenant encore, que l'ordre établi, avec ses rapports de domination, ses droits et ses passe-

droits, ses privilèges et ses injustices, se perpétue en définitive aussi facilement, mis à part quelques accidents historiques et que les conditions d'existence les plus intolérables puissent si souvent apparaître comme acceptables et même naturelles ».

Quoi de plus incitatif que ses propos qui inscrivent le travail sur la domination masculine dans le droit fil de ses recherches antérieures, consacrées à la violence symbolique, à l'habitus et appliquées ici à un objet et à un problème particuliers : la domination des femmes par les hommes. Incitatif est bien le travail de Pierre Bourdieu. À bien des égards entre « permanence et changements » il y a une place à la fois pour les hommes et les femmes dans la remédiation de ce problème.

Conclusion

On peut sans doute remercier le sociologue, en l'occurrence un homme : Pierre Bourdieu, d'avoir contribué à dénoncer cette « domination masculine » en dévoilant les mécanismes qui la commandent, et cela depuis longtemps, bien avant 1998 – il suffit de prélever des outils propres à cette compréhension, quel que soit l'objet sur lequel ils s'appliquent.

Ce faisant, il dévoile le caché. Il « vend la mèche ». On peut – certains le font – lui faire le reproche de n'a-

voir pas assez dit à l'endroit des femmes ; mais nous trouvons là, femmes et hommes, une invitation, une incitation à nous éclairer sur nos propres comportements, pourvu que nous le voulions.

Examiner la situation des femmes à la lumière de la domination masculine ne signifie pas qu'il n'y ait pas des remédiations. Il ne s'agit pas d'un simple constat de fait auquel il faudrait désormais, et pour toujours, se tenir, à défaut de solution. De même, la remédiation ne se réduit pas uniquement à comprendre les « causes qui nous déterminent », ce qui serait déjà beaucoup.

Il se peut que cet éclairage soit suivi d'effets, d'autres effets, par capillarité. J'en veux pour preuve cette intervention que j'effectue auprès de ce public de l'UNESCO, impensable à certains moments et à certains lieux, pour certaines femmes, mais toutefois envisageable aujourd'hui, comme celle de mes compagnes de parole, ainsi que les actions que nous inscrivons chacune dans la réalité.

Présentation des auteurs

Séverine Auffret (France)

Née en 1942. Professeur agrégée de philosophie des Lycées, de 1968 à 2002. Trois ans passés au Liban de 1973 à 1976 pour raisons familiales et enseignement. En charge d'un séminaire à l'Université populaire de Caen depuis la rentrée 2002, « Pour une histoire des idées féministes ».

Auteur de 5 essais : *Des couteaux contre des femmes, de l'excision*, Des femmes 1982, *Nous, Clytemnestre – du tragique et des masques*, Des femmes 1984, *Mélanippe la philosophe*, Des femmes 1988, *Aspects du Paradis*, Arléa 2001, *Des blessures et des jeux*, Actes-Sud 2003. Editrice de l'œuvre de Gabrielle Suchon. Ouverture du Colloque international de Lecce (Italie) « filosofia-donne-filosofie », avril 1992.

Elsa Dorlin (France)

Née en 1974, docteure en philosophie. Elle a notamment publié *L'Evidence de l'égalité des sexes – une philosophie oubliée du XVII^e siècle*, Paris, l'Harmattan, « Bibliothèque du Féminisme », 2000 ; « Autopsie du Sexe », Les Temps modernes, n° 619, 2002 ; « Corps contre Nature : stratégies actuelles de la critique féministe », L'Homme et la Société, n° 150/151, 2004 ; « Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime théorique », Raisons politiques, n° 18, 2005. Elle est actuellement maître de conférences de philosophie à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne où elle poursuit ses recherches en histoire et philosophie des sciences sur genre, médecine et colonialisme, et sur les philosophies féministes.

Annie Leclerc (France)

Née en 1940, professeur de philosophie des Lycées, pour l'essentiel, de 1964 à 1985. Travail dans l'Édition de 1985 à 1996. Elle a mené des ateliers d'écriture, de 1986 à 2001, dans les prisons, en collège et en école d'architecture. Vice-présidente de la maison des écrivains de 1998 à 2004. Auteur de 14 ouvrages (essais, romans ou nouvelles), dont *Parole de femme*, Grasset 1974, *Epousailles*, Grasset 1976, *Hommes et femmes*, Grasset

1985, *Le mal de mère*, Grasset 1986, *Toi, Pénélope*, Actes-Sud 2001, *L'enfant, le prisonnier*, Actes-Sud 2003. Le travail d'Annie Leclerc se constitue comme analyse et poétique de la vie quotidienne, de la sexualité en ses deux genres, et de ce qui va avec.

Paule Orsoni (France)

Née en 1950. Professeur de philosophie au lycée Gambetta (Arras). Chargée de cours à l'Université d'Artois de 1995 à 1997. Chargée d'« entretiens » en classe préparatoire HEC au lycée Gambetta (Arras). Co-fondatrice de l'Université populaire Nord Pas-de-Calais à Arras avec Dominique Bernard, professeur de lettres. Participation à l'Université populaire de Caen au Lazaret d'Ajaccio : « philosopher en Méditerranée », été 2004, pour une table ronde en hommage à J. T. Desanti.

Dumas-Titoulet Imprimeurs
Dépôt légal : Avril 2006
N° d'impression : 43821
Imprimé en France